

MARIE DIDIER

**LE VEILLEUR
INFIDÈLE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CONTRE-VISITE, *récit*, 1988 (« Folio », n° 2422).

LA MISE À L'ÉCART, *roman*, 1992.

LE LIVRE DE JEANNE, *roman*, 2004.

DANS LA NUIT DE BICÊTRE, 2006 (« L'un et l'autre » ; « Folio », n° 4563). Prix Jean Bernard 2006 de l'Académie de médecine.

MORTE SAISON SUR LA FICELLE ET AUTRES RÉCITS, 2008. Prix de l'Académie française Maurice Genevoix.

Aux Éditions Sables

UNE FIN, *nouvelle*, 1991.

Aux Éditions Séguier

LA BOUILLOIRE RUSSE, *roman*, 2002.

Aux Éditions Le temps qu'il fait

ODILE MIR, ouvrage collectif, 2006.

Aux Éditions Filigranes

POUR ZARMA, CHANGER À BABYLONE, ouvrage collectif, 2008.

LE VEILLEUR INFIDÈLE

MARIE DIDIER

LE VEILLEUR
INFIDÈLE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

À ma sœur Marie-Thérèse

À Claire et Hélène

À Roger Grenier

À Kalou

Je cessai d'être le maître de moi-même.
Je ne fus plus le capitaine de mon âme et
je l'ignorais.

OSCAR WILDE

C'est d'ordinaire avec notre être réduit
au minimum que nous vivons ; la plupart
de nos facultés restent endormies parce
qu'elles se reposent sur l'habitude qui sait
ce qu'il y a à faire et n'a pas besoin d'elles.

MARCEL PROUST

Sache que tu es seule et que nul ne peut
t'aider, mais sois reconnaissante d'avoir en
toi des sources d'une telle richesse qu'elles
te permettront toujours de t'aider toi-
même et de te passer des autres.

ETTY HILLESUM

Il n'est plus là, chaise vide, comptoir désert, abandon de poste, plancher, plafond crevés par les pirates revenus d'un seul coup, portes à terre, fenêtres explosées, citadelle mise à sac, le corps, la simplicité du corps, sa brave simplicité, saccagée, disparue, entraînant dans son désastre le veilleur — cette sorte d'éclair, de diamant qui sait parfois d'un coup embraser les ténèbres —, la laissant seule face aux démons, ceux d'aujourd'hui, ceux d'hier. Et ceux de bien plus loin encore.

À toute allure, reprise de sa pièce favorite, dramaturgie déclinée en deux actes où la douleur du corps constitue le thème unique, celui qu'elle connaît le mieux, celui qui éreinte, qui use, elle en premier et ses

proches en second. Lorsqu'ils s'en rendent compte.

L'acteur, le metteur en scène, c'est elle, personne d'autre.

Premier acte, elle hurle, elle pleure, elle peut pleurer, c'est l'unique luxe qui lui reste, depuis si longtemps il faut tenir, toujours tenir, planquer les signes visibles de cette douleur physique qui la dévore. Aucun de ses proches n'est dupe. On la plaint, on trouve qu'elle a fort belle mine et plus tard, en bonne compagnie, un verre de pastis à la main, on commentera ce regard de folle qui lui échappe parfois.

Pleurer donc est un luxe dont elle use rarement, et de façon brève, mais aujourd'hui les digues sautent : larmes, hoquets, cris de détresse, ceux d'un enfant qu'on arrache des bras de sa mère, diaphragme soulevé, abaissé, avec parfois les mêmes effets que ceux d'un vrai bon fou rire dont tout le monde connaît la vertu relaxante et, pour elle, le pouvoir de clôturer le dernier acte par le retour du veilleur, qui d'ordinaire n'est jamais bien loin.

Mais aujourd'hui le veilleur n'apparaît pas.

Autour d'elle, la bibliothèque remplie jusqu'au débordement lui semble vide, elle ouvre un livre, elle est calme, relâchée. Oui, mais toujours douloureuse. Elle referme le livre.

« Pour aimer lire il faut encore espérer », écrit Pierre Pachet. Il aurait pu ajouter, « il ne faut pas souffrir ». Or elle souffre et n'a plus de recours : ni son mari, encore aimant mais de plus en plus sombre de voir leur vie se réduire, ni son fils, depuis le pays lointain où il habite, qui l'appelle de temps en temps avec tendresse et qu'elle rassure le plus possible pour ne pas l'inquiéter, ni les médecins encore impuissants, ni Dieu, ni les amis, ni personne ne peuvent l'aider. Elle n'a plus qu'elle-même aidée de son veilleur pour faire face. Mais le veilleur a disparu. Pourquoi l'a-t-il laissée tomber ?

Elle pouvait pourtant jusque-là compter sur lui.

Il savait lui rappeler, au milieu d'un chagrin, comment se centrer à nouveau, comment revenir à son souffle, comment expirer déceptions, solitudes, rancœurs, les siennes et celles de tant d'autres, pour inspirer plus tard — lorsqu'elle n'était pas murée sur elle-même — à peine un peu de paix pour elle mais aussi, peut-être par une contagion souterraine, pour tous ces inconnus qui vivaient les mêmes douleurs, les mêmes colères, ou des douleurs pires, comme celles de cette bonne à tout faire venue d'Éthiopie, dont un entrefilet dans le journal du jour rappelait qu'elle avait sauté de la terrasse d'un gratte-ciel de luxe, martyrisée par quelque grand émir du Koweït ou d'ailleurs, comme quatre-vingt-dix autres de ses compagnes.

Elle ne parle jamais à personne de ce troc silencieux mais il lui semble ainsi (et cela en fera sourire plus d'un s'ils l'apprennent un jour) que, grâce à lui, elle parvient un peu plus à se situer à nouveau comme un point dans l'univers.

Un simple point.

Elle appelle son veilleur. Sans lui, elle n'est qu'une bête à souffrir. Rien d'autre. Cette vision d'elle-même la dégoûte.

Si elle peut difficilement se concentrer sur la lecture, elle peut encore, et c'est la seule chose qui la soutienne, tenter de partir à la recherche des premiers signaux d'alerte qu'il a pu lui lancer.

Le veilleur, aujourd'hui absent, n'était apparu que bien tard dans sa vie.

Petite fille, elle ignorait son existence, elle prenait le bonheur, le plaisir, les chagrins de plein fouet, sans recul, comme si elle n'avait pas de peau.

C'était la vareuse de l'officier allemand contre laquelle elle frottait sa joue, ça sentait le tabac, la pierre à fusil, ça sentait l'homme, celui qu'elle n'avait jamais connu. L'Allemand lui donnait du chocolat, la prenait hésitant dans ses bras, dénouait vite son étreinte lorsque le regard foudroyant du grand-père, prisonnier de la guerre de 14, croisait le sien. L'Allemand avait un chien-loup qui dormait dans sa chambre, il claquait les talons pour saluer la grand-mère

lorsqu'il venait prendre avec humilité son café et ses tartines sur le coin de la table de la cuisine.

Partout, pendus aux murs ou sur le dessus des cheminées de marbre, dans des cadres cravatés d'un bandeau de deuil, les photos du père qui venait d'être tué sur le pont de Jargeau par les « Boches », comme les appelait en sifflant la grand-mère dont le chignon blanc serré haut sur la tête ne s'inclinait jamais devant l'officier allemand.

Il était courtois, triste, doux, haï de toute la famille. Sauf de la petite qui attendait son retour, son odeur, qui écoutait bouleversée ses lourdes bottes gravir les marches de l'escalier pour regagner sa chambre avec, en rythme syncopé, le crissement ténu des griffes du chien sur le plancher et, quelques instants plus tard, le choc sourd du corps de l'animal qui s'affalait sans doute au pied de son maître.

L'officier arrivait parfois titubant après des libations prolongées dans le château du village, lui aussi réquisitionné, dans lequel les soldats saoulaient le chien avec leur whisky de contrebande, le forçaient à danser

sur deux pattes en le faisant hurler à la mort et clôturaient leurs beuveries en chiant dans la cheminée depuis la plus haute terrasse de la demeure, au grand dam de la châtelaine qui, ne comprenant rien à la puanteur insistante de son salon pendant ses parties de bridge ou de crapette, avait suffoqué au bord de la syncope lorsque la bonne, ayant soulevé la plaque de fonte aux armoiries de la dame, lui fit découvrir l'empilement des merdes allemandes mollement affaissées dans le cœur de la cheminée pestilentielle.

Lorsque la petite apprit beaucoup plus tard que l'officier avait été tué par les troupes françaises près de la frontière, elle en eut du chagrin.

Personne n'en sut jamais rien.

Blottie sous la machine à coudre dont la marque Pfaff en lettres gothiques écaillait son or lentement sur le petit ventre laqué de noir, elle lisait, calée sur la large pédale au repos, les fesses posées sur les entrelacs de fonte à la peinture presque effacée par les pieds féroces de la grand-mère qui l'acti-

vaient quelques heures par jour avant de servir le thé vespéral à ses vieilles amies radoteuses, tricoteuses acharnées de chaussons pour les pauvres, sous l'œil goguenard de leur hôtesse et devant le rempart fragile, mais non dénué d'efficacité, des pages du *Figaro* qui séparaient le grand-père des dames, lui permettant ainsi lectures, assoupissements intermittents et lentes rêveries.

La petite lisait avec ardeur *Sans famille*, dans lequel le petit Rémi, vendu par son beau-père au généreux Signor Vitalys, allait vivre avec ses singes et ses chiens le long des routes des aventures enivrantes, ou encore *Le général Dourakine*, dont les coups de gueule la ravissaient parce qu'il devenait tout rouge, qu'il brandissait en jurant le bâton sur ses domestiques habillés de drap bleu jusqu'aux bottes, parce qu'il reconnaissait toujours ses torts en bougonnant et qu'il savait s'éveiller à la délicatesse française du couple Derigny dont les enfants Jacques et Paul lui apprenaient les bonnes manières. Elle détestait cette garce de Papovsky, la nièce du Général, qui fouettait enfants et domestiques. Les

prénoms l'enchantaient, Aliocha, Stépane, Sacha, Natacha.

Tout était fort, plein de saveur.

Lorsque, en lisant, il lui arrivait de pleurer, c'était là déjà sans retenue et c'était délicieux.

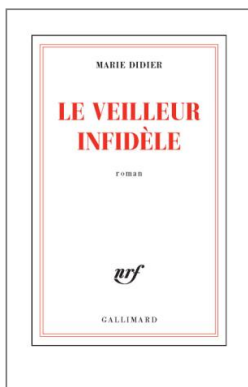
Elle connut de terribles colères qui ne furent pas sans inquiéter sa mère et ses grands-parents : une boîte de cachous dérobés et cachés sous son pull tombe un jour par terre sur le carrelage de la cuisine. Sa mère pose le fer à repasser à côté des torchons pliés et lui donne une tape sur la joue en lui expliquant qu'il ne faut ni voler ni mentir.

Amoureuse déjà des drames, ne soupçonnant même pas l'existence de son veilleur, elle sort de la cuisine sur ses petites jambes en hurlant et s'administre à plusieurs reprises des coups de poing sur le nez tout en montant dans sa chambre jusqu'à ce que, enfin, et non sans mal, parvienne à sourdre de ses narines tuméfiées une laborieuse goutte de sang que viendra éponger le grand-

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 14 mars 2011.
Dépôt légal : mars 2011.
Numéro d'imprimeur : 77909.*

ISBN 978-2-07-013213-3/Imprimé en France.

179874



Le veilleur infidèle Marie Didier

Cette édition électronique du livre
Le veilleur infidèle de Marie Didier
a été réalisée le 29 avril 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070132133).

Code Sodis : N47242 - ISBN : 9782072425530.

Numéro d'édition : 179874.